

## **Le rôle des équipements culturels dans le décollage des nouveaux quartiers**

### **BASSINS A FLOTS / BILBAO, BARCELONE.**

(Samedi 14 février)

#### **REMI CAMBAUD. -**

Vous avez vu tout à l'heure dans le plan d'Antoine Grumbach qu'il y a à côté des écluses et au bord de la Garonne un emplacement réservé qui pourrait tout à fait accueillir un jour un grand équipement culturel.

Quel grand équipement culturel ? De quoi Bordeaux aura-t-il besoin que l'on pourrait placer ici, qui pourrait être vraisemblablement à ce moment-là l'occasion d'un geste architectural très fort ?

L'idée maintenant est d'interroger des exemples étrangers ou français, puisqu'on parlera de Saint-Nazaire, pour examiner la façon dont un grand équipement culturel implanté dans un quartier peut arriver à le transformer.

Je vais passer la parole à mon confrère Yves Harté que je salue.

#### **M. HARTE. -**

Nous allons attendre M. Batteux, Maire de Saint-Nazaire.

Je voulais vous donner en quelques secondes l'exposé qui devra présider au débat qui va venir.

Les villes représentées sont Bilbao, Saint-Nazaire, Saint-Sébastien et Barcelone. Pourquoi ? Parce que M. Areso Mendiguren, premier Adjoint de Bilbao, M. Batteux, Maire de Saint-Nazaire, Kepa Korta de Saint Sébastien, et Aurea Gallen de Barcelone pourront nous parler des problématiques de ces villes fluviales, ces villes de bord de mer, ou ces villes de ports fluviaux qui ont des contraintes qui sont toujours les mêmes, à savoir comment peut-on bâtir avec l'eau et sur l'eau ?

Autour de cette problématique urbanistique et architecturale il y a eu diverses réponses.

L'une des réponses qui a été apportée avec succès a été de décider à un moment donné d'implanter un lieu culturel fort, ou un lieu culturel qu'on pourrait dire atomisé, afin de répondre à une implantation nouvelle architecturale et urbanistique extrêmement intéressante.

Naturellement tout le monde ici connaît Bilbao et l'exemple du Guggenheim.

On connaît peut-être moins les projets de Saint-Sébastien, son Palais des Congrès, sa Maison de la Culture et ses 10 Maisons de la Culture isolées dans 10 quartiers différents.

Tout le monde connaît ici également à Saint-Nazaire le projet - un peu révolutionnaire - de transformer une base sous-marine construite par les Allemands et de l'intégrer dans un paysage architectural, non seulement français, mais qui a résolument transformé également la politique et la vision de la ville qui s'est à un moment donné retrouvée, non plus une périphérie de Nantes, mais partie intégrante de l'espace culturel et de l'espace urbanistique d'une embouchure de la Loire.

Naturellement Dominique Ducassou, qui va nous rejoindre, pourra dire son mot.

Et enfin, il faudrait également pouvoir évoquer, si nous avons la possibilité de comparer, comment Barcelone, coincé entre une montagne qui dévale vers la mer et une immense cuvette, a finalement donné lieu à l'une des villes européennes les plus étonnantes, a réussi malgré des contraintes géologiques et géographiques à développer un espace qui fait place en même temps à l'architecture maritime et à une architecture qui datait du 19<sup>ème</sup> siècle, et comment elle l'a transformé.

La première question que j'aimerais poser, je m'adresse d'abord à Bilbao, c'est : quel a été le choix qui a présidé sur les rives du Nervion, à remplacer les anciennes manufactures ouvrières par un centre contemporain des plus ambitieux qui ait jamais existé ?

**M. ARESO MENDIGUREN, 1<sup>ER</sup> ADJOINT DE BILBAO. -**

Bonsoir. Tout d'abord je voudrais vous remercier pour l'invitation qui m'a été faite pour venir ici. Je suis désolé, je dois avoir recours à la traduction parce que mon français n'est pas tout à fait fluide.

Pour répondre à votre question, nous étions obligés de trouver une solution. C'est par nécessité que nous avons fait notre choix.

La ria de Bilbao, c'était une artère importante. C'était la base du chantier naval, d'une industrie sidérurgique. Cette industrie lourde qui produisait beaucoup d'emplois a été en déclin dans les années 70, et nous avons dû trouver une réponse.

Cela a produit du chômage, une détérioration de l'environnement, une marginalisation sociale. Nous avons donc été obligés de trouver de nouveaux emplois pour remplacer ceux que nous avons perdus avec cette industrie lourde.

Cet emploi, nous devons le trouver dans le secteur tertiaire. Cela ne voulait pas dire que nous allions renoncer à notre tradition industrielle et que nous voulions tous être des serveurs.

L'industrie continuait à produire des richesses mais pas d'emplois.

Aux Etats-Unis, avant l'ère industrielle, 70% des personnes travaillaient dans l'industrie agricole. Aujourd'hui il n'y en a que 2% qui travaillent dans l'agriculture.

Les 2% qui travaillent dans l'agriculture produisent plus de richesse que les 70% qui travaillaient dans l'industrie. L'agriculture produit des richesses mais pas d'emplois.

Avec l'industrie, pour nous c'était la même chose. Il fallait que nous produisions des emplois dans un secteur, et c'était le secteur tertiaire.

Cela nous a amenés à sortir le port vers la mer et à extérioriser tout cela.

Cela nous a fait changer le bâti physique de la ville, parce que les zones industrielles étaient très dégradées, et les activités tertiaires exigent des environnements très sélectifs. C'est la raison pour laquelle cela nous a amenés à faire le choix que nous avons fait pour réussir la transformation.

**M. HARTE. -**

Oui, mais le choix d'un musée n'était pas évident. Il y a d'autres possibilités auxquelles on peut être confronté.

Comment a été fait le choix du musée ? Et surtout il faudrait évoquer l'énorme aide européenne qu'a eu Bilbao à cette époque-là.

**M. ARESO MENDIGUREN, 1<sup>ER</sup> ADJOINT DE BILBAO. -**

Nous, devant cette zone de la rivière nous avons vu qu'il y avait deux types d'équipements que nous pouvions choisir : un Palais des Congrès et de la Musique, et un Musée d'Art Contemporain.

Comme cela était prévu à Bilbao et que la Fondation Guggenheim cherchait un site en Europe, cela a été le musée d'art contemporain.

**M. HARTE. -**

Oui, mais enfin je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de villes d'Europe qui aient bénéficié, si les chiffres sont toujours exacts, de 3,6 milliards d'euros.

**M. ARESO MENDIGUREN, 1<sup>ER</sup> ADJOINT DE BILBAO. -**

Le Musée Guggenheim, nous ne l'avons pas fait avec l'aide européenne.

**M. HARTE. -**

Non, mais l'ensemble de la restructuration.

**M. ARESO MENDIGUREN. -**

Pas l'aménagement. Nous avons réalisé le métro et la zone portuaire avec des aides.

**M. HARTE.** -

Ce qui nous amène à poser une question à M. Batteux, qui lui a eu une interprétation tout à fait différente du réaménagement de sa ville, puisque, je le rappelle très rapidement, Saint-Nazaire était, et est toujours une banlieue de Nantes...

M. Batteux va me dire que ce n'est pas vrai, mais bon, on peut considérer que c'est une ville d'embouchure qui est presque à côté de Nantes et on peut considérer également que la population de Saint-Nazaire s'intéresse également à la population nantaise.

Si on peut le dire comme ça, M. Batteux, cela m'ira parfaitement.

Dans cette perspective il a été extrêmement, j'allais dire audacieux, mais également long et coûteux du point de vue du temps, d'imaginer de transformer la symbolique même d'une occupation nazie et allemande sur le Front Atlantique, en lieu de vie.

Alors, comment avez-vous procédé, puisque finalement cela a été l'inverse, car je pense que vous avez commencé du point de vue communal ?

**M. BATTEUX.** -

D'abord je voudrais vous retirer de l'idée que Saint-Nazaire est une banlieue de Nantes. Saint-Nazaire assume parfaitement son rôle de centre ville du pôle aval de l'Estuaire de la Loire. Et nous sommes en train d'imaginer un nouveau concept de métropole. C'est une métropole bipolaire.

Nous y travaillons beaucoup avec les agences de Nantes et avec le Maire de Nantes, bien entendu.

Comment avons-nous pu nous attaquer à cette base sous-marine ?

Je vais vous annoncer quelques principes simples. Quand j'ai été élu maire j'ai hérité d'une ville qui venait simplement d'être reconstruite et dont l'activité principale, la construction navale, était très menacée. Donc c'était un moment où on se demandait ce que cette ville allait devenir, à quoi en tout cas elle allait servir.

Elle était en mal d'identité car elle avait perdu son identité ancienne. Elle était reconstruite de manière très rectiligne, orthogonale, et avec des bâtiments dont l'architecture qui commence à apparaître intéressante aujourd'hui, à l'époque n'apparaissait pas intéressante du tout. Donc en mal d'identité.

**M. HARTE.** -

C'était il y a combien de temps ?

**M. BATTEUX.** -

J'ai été élu maire en 83.

J'ai très vite acquis la conviction que la base sous-marine était un nœud gordien dans la ville et qu'il fallait aborder la question.

On a beaucoup réfléchi et on s'est posé la question : qu'est-ce que c'est qu'une ville ?

Tout le monde dit une ville c'est d'abord un lieu de rencontre, un lieu d'échange, c'est le forum, c'est la place du marché, etc.

Eh bien nous, nous avons pensé que le premier rôle de la ville c'était la représentation. La ville c'est d'abord le lieu de toutes les représentations. Tout ce qu'on peut imaginer de représentations. Car il n'y a pas d'échanges entre des gens qui ne sont pas représentés.

D'ailleurs autrefois on disait bien de telle ou telle famille qu'elle avait pignon sur rue. Quand quelqu'un avait pignon sur rue c'était quelqu'un qui était connu, reconnu, on savait ce qu'il savait faire.

Et aujourd'hui, je pense qu'une grande partie des phénomènes d'exclusion sont des phénomènes d'exclusion de la représentation, ce qui explique des manifestations spectaculaires quelquefois pour rappeler à l'ensemble de la population l'existence de certaines catégories.

Donc la ville c'est le lieu de la représentation. Le citoyen est alternativement acteur, spectateur, et même au moment des élections municipales un peu scénariste, puisque c'est lui qui choisit les scénarios à venir.

La ville c'est en quelque sorte une espèce de théâtre qui doit permettre cette représentation. Et la ville choisit le style de théâtre qu'elle doit être.

Quand on a dit ça, on a un bâtiment monstrueux très proche du centre ville, à 500 m, et qui en plus a coupé le centre ville de l'origine de la ville qui est le port. Saint-Nazaire n'aurait pas existé si l'Etat n'avait pas décidé un jour de creuser des bassins pour faire un avant-port de Nantes.

**M. HARTE.** -

L'Etat et les investisseurs privés qu'étaient les frères Péreire.

**M. BATTEUX.** -

Ah non, les frères Péreire ont investi dans la construction navale. Pas dans le port. Le port a été une réalisation de l'Etat.

**M. HARTE.** -

Et ils ont permis le développement de Saint-Nazaire par la ligne...

**M. BATTEUX.** -

La construction navale est arrivée après.

**M. HARTE.** -

Je dis ça parce qu'ils sont originaires de Bordeaux. Mais ce n'est pas grave.

**M. BATTEUX.** -

A l'origine c'est un port. C'est une vocation maritime.

Alors la question s'est posée de savoir si on devait garder ou non cette base sous-marine.

Les plus anciens étaient d'avis de la raser, parce que c'était tellement évocateur de mauvais souvenirs.

Moi j'ai toujours été opposé à cette idée estimant qu'on n'avait pas le droit d'effacer une telle trace de l'Histoire. Même si c'était un trace sinistre, on n'avait pas le droit l'effacer.

D'ailleurs on a fait par le passé beaucoup de bêtises avec les grandes réalisations militaires. Et maintenant on dépense beaucoup de sous pour les restaurer et leur rendre surtout leur pouvoir évocateur de l'Histoire.

Donc nous avons pris la base sous-marine comme un objet symbolique, et nous avons pris le pari de faire de cet objet détestable un élément très fort de l'identification de la ville. C'est-à-dire en conservant toute la partie extérieure de la base sous-marine, donc sa force évocatrice, et en ramenant la ville dessus et à l'intérieur pour faire vivre cet ensemble.

C'est-à-dire que Saint-Nazaire, d'une certaine manière, assume cette base sous-marine, l'a domestiquée, comme l'a dit Manuel de Sola qui est de Barcelone, qui a été le concepteur de ce projet. De sorte qu'aujourd'hui c'est effectivement un édifice qui caractérise Saint-Nazaire comme d'autres ont un château, comme d'autres ont une cathédrale. Eh bien nous, on a une base sous-marine que nous avons assumée et valorisée.

C'est passé d'abord par un artiste. On reviendra sans doute après sur les éléments culturels. C'est Yann Kersalé qui le premier en éclairant la base sous-marine l'a révélée sous des aspects que tout le monde ignorait.

Tout d'un coup la base sous-marine est devenue presque une œuvre d'art en elle-même.

**M. HARTE.** -

Mais est-ce que la décision a été d'abord une décision municipale, une décision régionale ?

**M. BATTEUX.** -

Une décision municipale.

**M. HARTE.** -

C'est-à-dire qu'en Conseil Municipal vous avez décidé, face à une opposition, de transformer une base sous-marine en multiplex culturo-commercial ?

**M. BATTEUX.** -

Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça s'est passé. L'intention était donc de faire vivre l'intérieur, et nous avons eu l'idée qui nous a été suggérée par un consultant britannique d'établir là un projet que nous avons avant, c'est-à-dire une évocation des productions principales de Saint-Nazaire que sont les paquebots. Dans une alvéole nous avons reconstitué un paquebot qui permet de partir en croisière, non pas dans l'espace, mais dans l'histoire et dans la légende des paquebots. Cela a été le deuxième élément.

Il y a eu d'abord Kersalé qui a éclairé cette base sous-marine, qui a révélé aux yeux des Nazairiens son importance, la rendant incontournable et du coup presque indestructible parce qu'on n'avait plus le droit d'écrouler la base une fois que Kersalé l'avait tellement bien valorisée.

Ensuite on a mis l'Escale Atlantique. Ce paquebot reconstitué a fait cette année 390.000 visiteurs payants tout de même.

Et nous travaillons maintenant sur une nouvelle alvéole dans laquelle nous allons introduire un lieu de spectacles réservés aux formes émergentes, ces spectacles qui font appel à toutes les disciplines artistiques. Profitant de la résistance du toit on va avoir des ponts roulants là-dedans qui permettront de vraiment transformer ce site.

Le plancher, c'est un architecte berlinois qui le réalise. Le plancher sera une espèce de damier de tôle qu'on pourra retirer éventuellement. On pourra faire apparaître l'eau au milieu de la salle de spectacle, On pourra faire apparaître derrière la scène ou dans la salle le ciel ou les bassins à certains moments.

Et au bout de cette alvéole-là nous allons transférer le lieu de musiques actuelles, ces musiques pour les jeunes. Cela va être très branché.

Et puis il y a encore une autre alvéole, et là nous avons fait appel à un Bordelais que je trouve génial, c'est le monsieur qui a créé le H 36 à Bordeaux, qui est fana de base sous-marine, que j'ai pris comme consultant pour concevoir un complexe de restaurants et de bars très branchés à l'intérieur de la base sous-marine.

**M. HARTE.** -

Bien. Je voudrais maintenant demander à Aurea Gallen, qui est responsable des projets des quartiers de Barcelone, de nous les expliquer rapidement.

Parce que finalement on connaît Barcelone à travers quoi ? On connaît Barcelone à travers ses immenses réalisations, à travers le changement qui a eu lieu en 92 au moment des Jeux Olympiques. Mais en revanche, on connaît beaucoup moins Barcelone dans sa reconversion par quartier, qui est essentielle puisqu'il y avait des friches industrielles dans le bâti urbanistique de Barcelone.

Comment l'ensemble des responsables urbanistiques de Barcelone reconsidèrent un travail par quartier avec une immersion de micro-lieux culturels ?

**MME GALLEN.** -

Je vous remercie de m'avoir invitée. Je vais essayer de parler en français, mais j'aurai sûrement besoin d'aide.

L'intervention dans les quartiers à Barcelone est de regarder les équipements comme étant des équipements pour les résidents.

Je crois que ce n'est pas la discussion qu'on a maintenant ici, car notre traitement des équipements par les interventions faites dans les quartiers concerne les équipements dont on a besoin pour les résidents : des équipements pour l'éducation, pour le sanitaire, pour les bibliothèques, pour le culturel, etc.

Moi j'aimerais parler un peu, si vous le permettez, de notre expérience du rôle des équipements culturels, d'abord par les interventions dans la cité ancienne, puis je parlerai du front de mer.

Dans la cité ancienne - on parle des années 1980 jusqu'à 1990 - c'était un quartier très dégradé physiquement et socialement, donc on a entrepris des actions diverses dans le champ de l'urbanisme, mais aussi dans le champ social et économique.

Pour l'urbanisme, à côté des interventions dans les logements on a fait des interventions très importantes dans l'espace public, parce que c'était des aspects qu'on considérait très importants.

Mais aussi on a décidé d'intégrer dans le vieux quartier des équipements qui apportaient de la centralité,

Comme c'est usuel, on avait dans la ville ancienne beaucoup de bâtiments qui avaient de l'intérêt historique et architectural, et, comme je l'ai dit, on avait l'intention d'apporter de la centralité dans le quartier. C'était une mesure pour réactiver toute la vie, pas seulement physique, mais aussi sociale.

La première intervention a été la création du Centre de Culture Contemporaine qui était dans l'ancienne Maison de la Charité - Beaucoup de ces bâtiments étaient des maisons de charité ou d'anciens couvents - On a récupéré ces bâtiments. C'est Plana qui a fait le projet. Et on a installé cette sorte d'équipement culturel.

Après est venu le Musée d'Art Contemporain. L'architecte Richard Meier en a fait le projet. C'est tout à fait une autre sorte d'intervention parce que c'est un nouveau bâtiment.

#### **M. HARTE.** -

Qui se trouve où ? Il faudrait préciser pour les personnes qui ne connaissent pas très bien Barcelone. Si j'ai bien compris, les quartiers dont vous parlez se situent de part et d'autres des ramblas ?

#### **MME GALLEN.** -

Le quartier dont je suis en train de parler s'appelle le Raval. Il est à droite des ramblas quand on descend vers la mer.

Vous connaissez sûrement le Musée d'Art Contemporain, parce que c'est un bâtiment blanc.

Mais moi je voudrais parler du Centre de Culture Contemporaine. Pourquoi ? Parce que je crois que le caractère de cet équipement est important.

C'est un lieu où on fait beaucoup d'activités culturelles. Ce n'est pas un musée. Ce n'est pas seulement une salle d'expositions. Mais on y fait beaucoup d'activités : des expositions, des débats, des séminaires ; en été, la nuit on arrive même à avoir du cinéma ; on peut y prendre un verre, et même une crêpe.

Ce qui est important c'est que c'est un équipement culturel où les activités changent. Ce n'est pas fixe. Ce n'est pas comme un musée. Cela veut dire que ce n'est pas intéressant seulement pour le tourisme. Les gens de Barcelone ne vont pas une seule fois dans cette sorte d'équipement, ils vont très souvent au Centre de Culture Contemporaine.

Cela se passe tout à fait différemment au Musée d'Art Contemporain, qui lui est un musée.

On pourrait parler de beaucoup d'autres choses pour ce qui tient à ce musée, mais moi je voudrais me centrer seulement sur le caractère des équipements culturels. Et dans ce cas je trouve beaucoup plus utile, pour attirer les gens, un équipement de ce type.

#### **M. HARTE.** -

Est-ce qu'il y a eu un grand débat sur la façon dont il a fallu intégrer ce nouveau paysage architectural et culturel à l'intérieur d'un quartier qui est extrêmement marqué d'un point de vue historique ?

**MME GALLEN.** -

Oui. Il y a eu un grand débat, comme pour le Liceo qui a brûlé. Le débat c'était s'il fallait un nouveau bâtiment... Le même que pour le Musée d'Art Contemporain quand on a décidé de faire un nouveau bâtiment et pas de réutiliser un ancien.

Je crois que finalement la volonté d'avoir une pièce d'architecture qui était le projet d'un grand architecte a prévalu sur la possibilité de réutiliser un bâtiment. On voulait que la même pièce puisse être un objet de marketing pour attirer.

Si vous le permettez je voudrais parler un peu de ce qu'on a fait dans la mer. C'est tout à fait différent de ce qu'on appelle « le port-ville » où la cité a récupéré la ligne de côte, a récupéré le port.

Là on a joué une autre politique. On a utilisé les équipements ludiques et récréatifs. On n'a pas utilisé les équipements culturels. On pourrait parler aussi beaucoup de cet aspect, mais je veux laisser...

**M. HARTE.** -

On va y revenir tout à l'heure.

Je voudrais demander à Kepa Korta de nous expliquer quel est le projet de Saint-Sébastien. Je ne veux pas mettre en opposition Saint-Sébastien et Bilbao. Ce n'est pas mon intention. Simplement, quel est le projet et la volonté de Saint-Sébastien de mettre dans la ville 10 Maisons de la Culture différentes en même temps que de mettre un Centre Culturel Contemporain ?

Quelle est la logique de ces deux projets ? Et quel est le fondement de cette pensée ?

**M. KORTA.** -

Bonjour. Je vous remercie pour cette invitation, mais mon français n'est pas bon, c'est pour ça que je vais parler en espagnol.

La différence entre Bilbao et Saint-Sébastien est fondamentale. Nous voulons travailler surtout le contenu plutôt que le contenant.

Concernant le projet de Saint-Sébastien et lorsqu'on parle des projets futurs, le contenant est important par exemple pour Bilbao, mais pour nous c'est le contenu. Pour la restructuration des quartiers c'était très important. C'est la création d'une œuvre, des nouveautés dans les quartiers.

Ce que nous avons voulu faire c'est la création d'un réseau, une centralisation, utiliser les différents équipements, une mythification, et rejoindre le sportif et le culturel, par exemple.

Concernant les infrastructures des quartiers, c'est une ville qui a une tradition culturelle depuis très longtemps, qui avait été très innovatrice, et qui avait l'habitude de cette culture, mais depuis quelques années elle n'était pas aussi avancée qu'auparavant et nous voulons revitaliser, centraliser tout cela maintenant.

C'est un pari que nous avons fait. C'est un projet similaire à celui de Barcelone. D'un côté le contenu de la culture contemporaine joint à une production culturelle, ce qui va permettre non seulement de faire des exhibitions, mais de relier les citoyens qui vont pouvoir profiter de cela.

**M. HARTE.** -

Je voudrais demander à Dominique Ducassou, qui vient d'écouter tous les projets qui ont été exposés dans ce que l'on peut appeler une récente exemplarité européenne, ce qu'il pense, lui, sur la manière dont on peut dans une ville portuaire, une ville à tradition maritime, réinterpréter en même temps un passé et introduire un élément culturel novateur, et comment Bordeaux entend s'y prendre à la lumière de ces exemples ?

**M. DUCASSOU.** -

Lors de la table ronde précédente on a beaucoup parlé des bassins à flots, et tout comme Saint-Nazaire nous avons une base sous-marine à côté des bassins à flots.

Vous le savez, nous avons eu, également à l'image de Saint-Nazaire, une réflexion qui a duré plusieurs années quant au devenir de cette base sous-marine, avec la nécessité à la fois d'avoir un projet qui puisse tenir compte de l'Histoire, mais qui soit résolument tourné sur l'avenir.

C'est ainsi qu'aujourd'hui c'est un lieu qui associe à travers des expositions - dont celle qui a été inaugurée hier d'Henri Cartier-Bresson - un événement annuel autour de l'Histoire qui fait intervenir notre mémoire collective, mais également un certain nombre d'activités culturelles. Novart s'y place très fortement à travers des expressions contemporaines de danse, de musique et de théâtre.

C'est un lieu qui assurément est magique, qui est très attractif pour les Bordelais, mais aussi les non Bordelais. Tous les spectacles qui s'y sont tenus ont eu assurément un très grand succès.

A côté de cela il y a un troisième volet quant au devenir de la base. C'est un lieu de résidence d'artistes qui permettra à des artistes invités, Bordelais ou extérieurs à Bordeaux, dans le cadre de l'association qui lie Bordeaux à des villes jumelées, d'attirer et de faire venir des artistes qui puissent donc travailler sur Bordeaux en relation avec des groupes culturels de Bordeaux pour pouvoir échanger et ainsi créer.

Voilà donc un exemple d'un lieu chargé d'Histoire, mais qui est résolument tourné vers l'avenir et qui s'insère dans la réflexion engagée au niveau des bassins à flots.

J'associerai à cela sur les bassins à flots, le G2 dont nous parlions également avant, qui depuis peu intègre le Fonds Régional d'Art Contemporain, qui va d'ailleurs, par rapport à une insertion initiale, se développer, et qui donnera une lisibilité forte autour de l'animation de l'art contemporain, associé aussi dans le G2 à une galerie d'images, de photographies « Arrêt sur Image », mais également des architectes qui sont regroupés au niveau du G2.

Donc aujourd'hui le bassin à flots, dans le cadre de sa réflexion qui est fortement engagée, s'inscrit résolument vers un lieu culturel.

Nous pourrions aussi ajouter à cela Cap Sciences qui a été récemment construit, qui est un lieu de culture scientifique et technologique.

Je prends un autre exemple sur un autre quartier : le quartier Sainte-Croix.

Vous le savez, à côté des bâtiments qui existaient, une réhabilitation a eu lieu ancrée sur un quartier chargé d'Histoire et d'un patrimoine très fort avec : l'église Sainte Croix, le Théâtre National Bordeaux Aquitaine qui a été agrandi il y a peu et qui est une scène nationale de grande importance, à côté de l'Observatoire de l'École des Beaux Arts qui est en train également de s'étendre, mais aussi d'un Institut Universitaire de Technologie avec l'école de Journalisme qui a un fort ancrage sur le multimédia, pas très loin de la Rock School qui est un lieu d'expression de musiques amplifiées.

Donc là aussi voilà un quartier chargé d'Histoire qui, résolument, abrite aujourd'hui un pôle culturel très important qui va jouer assurément sur la réhabilitation du quartier.

C'est ainsi qu'aujourd'hui au niveau des pieds d'immeubles on est en train d'installer un certain nombre de lieux de résidences qui puissent permettre de conforter et d'animer ce quartier avec une forte composante artistique.

### **M. HARTE.** -

Je voudrais juste vous poser une question qui me brûle les lèvres, sans être impertinent, et que je voudrais poser tout à l'heure à M. Areso Mendiguren (le 1<sup>er</sup> Adjoint de Bilbao).

A la lumière des projets que nous venons d'entendre qui concernent aussi bien la base sous-marine de Saint-Nazaire, que les projets de Saint-Sébastien, que les réalisations de Barcelone et naturellement l'exemplarité de Bilbao, est-ce que vous n'avez pas l'impression que les exemples qui sont extrêmement profitables et dont Bordeaux ne peut que se féliciter sur des micro-quartiers, manquent tout de même d'un souffle ?

Quand Bordeaux possède une rive droite qui reste à réinventer, quand Bordeaux possède des bassins à flots tels que nous en avons, est-ce que vous n'avez pas l'impression qu'il n'y a pas

une politique urbanistique qui pourrait s'inspirer de ce que nous venons d'entendre et qui pourrait manifester une autre ambition architecturale ?

**M. DUCASSOU.** -

Dans ce que nous venons d'entendre, s'agissant de Bilbao avec la particularité de Bilbao qui nous a été rappelée, le Guggenheim a été une opportunité très forte pour Bilbao, mais il a été importé. Il a pu s'implanter en Europe et c'est une très bonne chose que Bilbao ait pu l'accueillir.

Ce que l'on a entendu, que ce soit de Barcelone, de Saint-Sébastien ou de Saint-Nazaire, ce sont en fait des expressions très comparables à ce qui se développe sur Bordeaux.

Sur le problème de quartiers forts, par exemple la rive droite, c'est dans une action volontaire que le Jardin Botanique s'est développé. Le Jardin Botanique s'est développé dans le cadre d'un lieu culturel qui est très fort. Et se posera à un moment ou à un autre dans un certain nombre d'années le problème d'un musée qui pourrait avoir la lisibilité architecturale dont nous parlions, qui puisse s'insérer au niveau d'un lieu, d'un quartier en devenir, par exemple les bassins à flots où la rive droite.

Les choses ne sont pas abordées aujourd'hui, mais c'est vrai que dans les années à venir se posera le problème de la localisation d'un musée qui pourrait faire l'objet d'une grosse structure patrimoniale et culturelle.

**M. HARTE.** -

Vous n'avez pas du tout l'idée d'un musée référent qui pourrait venir s'implanter à Bordeaux ?

**M. DUCASSOU.** -

Un nouveau musée qui viendrait s'insérer à Bordeaux ? Ecoutez, nous avons déjà un certain nombre de musées à Bordeaux. Je pensais plutôt à des relocalisations, à des regroupements de musées existants comme par exemple le Musée des Beaux Arts et le Musée d'Aquitaine.

**M. HARTE.** -

Je voudrais poser une question à M. Areso Mendiguren.

Qu'est-ce que l'implantation de Guggenheim et la réfection des quartiers autour du Nervion ont pu amener véritablement à Bilbao en termes d'abord d'image et en termes économiques ?

**M. ARESO MENDIGUREN - 1<sup>ER</sup> ADJOINT DE BILBAO.** -

Le pari que nous avons fait c'est d'avoir un musée dans la ville, mais le plus important a été de convaincre la Fondation de venir s'implanter à Bilbao, parce qu'elle ne voulait pas venir s'implanter à Bilbao. Elle voulait s'implanter en Europe, mais dans un lieu qu'elle croyait être plus adapté que Bilbao.

Jusqu'à maintenant nous avons une intention claire. Avant, lorsqu'on implantait un musée cela voulait dire que c'était une dépense sociale très chère. L'administration devait subventionner ce type d'équipement.

Pour nous la culture ce n'est pas une dépense, mais un investissement qui va produire de l'économie.

Dans ce sens l'implantation n'a pas été pacifique à Bilbao. Les gens ne comprenaient pas qu'on dépense 132 millions d'euros pour construire un musée, du moins dans un moment de crise industrielle importante où les gens pensaient que l'administration devait dépenser cet argent pour créer des emplois.

Pour nous il s'agissait d'un pari stratégique.

Evidemment, nous avons dépensé beaucoup d'argent pour sauver l'industrie, mais cela ne produisait pas d'emplois. L'argent servait aux entreprises pour sauvegarder l'emploi jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus le supporter.

Les investissements qui ont servi, ce sont les entreprises qui ont échangé les personnes par de la technologie.

Nous allons démontrer que cela a été un investissement.

Les 132,22 millions d'euros ont créé une augmentation du PIB au Pays Basque, la première année de fonctionnement, de 5,44 millions d'euros. Plus que tout l'investissement que nous avons réalisé.

Il n'existe pas d'industries, d'entreprises, qui récupèrent leur investissement en un an, comme nous l'avons fait.

En 5 ans les impôts produits ont récupéré l'investissement que nous avons fait des 132 millions d'euros. Cela a été fait par une étude d'audit, KPMG, Cette étude révèle que nous avons maintenu 3.800 emplois. Autant d'emplois que le chantier naval lors des meilleures années, et presque le double dans les dernières années de crise.

#### **M. HARTE.** -

Avez-vous le sentiment que cela a changé également l'image que l'on avait de Bilbao ?

#### **M. ARESO MENDIGUREN** -

Il y a eu deux effets en dehors de l'aspect économique que je viens de vous évoquer.

Le Pays Basque est un pays qui évoque plutôt des points négatifs, la violence de l'ETA, etc. Si nous avons dû payer la publicité, par exemple les revues, les reportages à la télé qui sont sortis partout dans le monde, si nous avons dû payer la publicité pour la promotion de la ville comme cela a été faite partout dans le monde, nous aurions dépensé plus des 132 millions d'euros qu'a coûté la construction du musée.

Et le troisième effet qui pour moi est le plus important c'est qu'une société qui a été détruite par l'image de la crise, de la drogue, etc, qui ne pouvait pas montrer qu'elle avait un futur, a récupéré son estime au point de pouvoir récupérer du point de vue économique.

#### **M. HARTE.** -

Donc on peut dire finalement, M. Batteux, que les friches industrielles et les anciennes villes ouvrières sont l'avenir de l'urbanisme.

#### **M. BATTEUX.** -

Je ne sais pas si on peut dire les choses de cette manière, mais je partage complètement le point de vue exposé par notre ami de Bilbao.

La reconquête de la base sous-marine de Saint-Nazaire a été un élément extraordinairement dynamisant, à la fois à l'intérieur dans l'esprit des Nazairiens qui ont réussi une grande opération qui va se prolonger maintenant, et cela a attiré l'attention d'investisseurs.

Il y a 15 ans à Saint-Nazaire il n'y avait pratiquement pas d'investisseurs qui venaient investir dans l'immobilier, dans les immeubles de bureaux, etc.

A partir du moment où nous avons réussi cette première phase du projet ville-port, aujourd'hui nous avons de bien plus grandes facilités pour attirer des investisseurs.

Sur ce quartier qui était une friche, la base sous-marine était pratiquement la poubelle de la ville. Aujourd'hui ça devient, je ne veux pas dire le joyau, mais un élément très attractif au point qu'entre le début de l'opération et la fin de la deuxième phase que nous engageons maintenant nous avons créé plus de mille logements sur ce secteur qui était une friche industrielle, qui devient, je ne veux pas dire le quartier chic, mais le quartier branché de Saint-Nazaire.

Je pense que la réussite tient au fait que nous avons réussi à intégrer de multiples données. Parce qu'autour de la base sous-marine nous avons créé un pôle de loisirs, culture et tourisme qui génère des flux de visiteurs en toute saison. Il y a à côté un multiplex de cinémas, il y a à côté aussi un très grand supermarché de 3.500 m2 qui fait que le quartier vit. Il y a toujours du monde.

Et maintenant nous sommes en train de faire la jonction entre le vrai centre ville d'après la guerre et ce site-là. Nous allons développer 15.000 m2 de surface commerciale avec des investisseurs qui aujourd'hui, je ne veux pas dire se précipitent, mais presque.

Donc je partage complètement l'analyse que fait notre ami de Bilbao sur l'impact que ce genre d'investissement peut avoir, à la condition qu'il soit bien accompagné d'une politique urbaine, une politique d'aménagement des espaces publics.

Le résultat est, je ne vais pas dire phénoménal, mais c'est quand même très étonnant.

Et dans la deuxième phase du projet de ville-port, avec les équipements culturels, je n'ai pas parlé d'un théâtre que nous allons installer. La Scène Nationale va s'installer juste à côté dans l'ancienne gare SNCF qui amenait les passagers des paquebots autrefois.

L'ensemble de cette phase 2 va représenter plus de 150 millions d'euros d'investissement, dont un tiers seulement public et un dixième seulement de la ville.

**M. HARTE.** -

Il en reste beaucoup quand même.

**M. BATTEUX.** -

Oui, il en reste beaucoup. Il va y avoir des fonds d'Etat, des fonds Européens, mais les deux tiers de ces investissements seront des investissements privés. Il ne faut pas l'oublier. Pour un tiers d'investissements dans un équipement public et l'aménagement des espaces publics on a deux tiers d'investissements privés dans le commerce, dans les bureaux, dans les logements. Et nous avons créé 800 emplois.

**M. HARTE.** -

Cela nous amène à une question que j'aimerais poser à Aurea Gallen.

Ce qui me paraît également extrêmement intéressant dans ces initiatives - je pense que ça s'est produit également à Barcelone - cela a été le cumul de la possibilité de l'introduction d'entreprises privées dans le développement urbain, encouragées par une initiative municipale ou étatique selon les cas. C'est extrêmement intéressant.

Ici à Bordeaux nous avons quelques exemples de ce genre, notamment sur les bassins à flots dont parlait Dominique Ducassou tout à l'heure, qui peuvent être une voie intéressante de développement.

Je voudrais que vous nous disiez comment vous avez réussi à Barcelone à faire développer des initiatives privées qui se sont développées parfois sur des friches industrielles dans le centre ville de Barcelone, sur la reconquête du bord de mer, en même temps qu'il y a eu une initiative municipale, et un financement, je crois, régional.

**MME GALLEN.** -

Dans l'exemple du Raval - après je passerai au front de mer - l'initiative publique a commencé. Le Centre de Culture Contemporaine et le musée étaient des initiatives publiques, mais cela a attiré les privés. Par exemple l'institution qui s'appelle FAT, c'est la promotion des arts décoratifs qui est venue là. C'est une école d'architecture privée qui est venue là.

Enfin, l'Université de Barcelone est venue aussi avec les Facultés d'Histoire et de Philosophie qui sont maintenant en train d'être bâties là-bas.

Le rôle de l'administration publique c'est de commencer le processus.

Je voudrais faire aussi référence au Forum 2004, le Forum de culture. C'est un événement qui est organisé autour du fait culturel. Ce serait dommage de ne pas en parler.

**M. HARTE.** -

Qui permettra de développer une autre partie de Barcelone.

**MME GALLEN.** -

C'est ça. C'était la poubelle de Barcelone, parce qu'il y a là-bas une station d'épuration d'eau, une incinération de résidus et aussi une station électrique. Donc ce n'est pas facile. C'était la seule partie de la côte qui restait à récupérer.

La surface de cette zone est à peu près celle des bassins à flots, 214 ha.  
Barcelone a toujours utilisé les événements internationaux pour faire un grand pas en avant.

**M. HARTE.** -

Oui, depuis l'Exposition Universelle.

**MME GALLEN.** -

Oui. On a utilisé l'Exposition Universelle de 1988 pour l'aménagement du parc de la (... ?). En 1989 c'est (...?) qui a été bâti. Et en 1992 c'est la récupération de tout le front maritime. Donc ce nouvel événement va rendre possible de récupérer une aire qui était très dégradée. Les équipements culturels ont un rôle très important. Pas seulement le bâtiment appelé le Forum qui va loger des expositions, mais aussi le nouveau Palais des Congrès dont Barcelone avait besoin car on a besoin de place pour 6 000 participants et on n'a de place que pour 4 000. Donc le nouveau centre de convention va fournir de l'espace pour 15.000 participants. Mais il est aussi prévu un campus universitaire. C'est très important pour le développement de ce quartier.

Les équipements les plus importants sont ceux qui sont utilisables très souvent. Dans ce sens, l'utilisation qu'on pourra avoir du Forum sera très importante pour le futur du quartier. Je voudrais dire aussi que pour les nouveaux quartiers que vous êtes en train de penser ici pour Bordeaux, un des éléments très importants pour réussir c'est la densité du logement. A Barcelone un quartier urbain s'entend avec des commerces, avec de la vie urbaine. Les équipements culturels ou d'une autre sorte c'est très important, mais la densité du quartier l'est tout autant parce que c'est cela qui apportera les activités commerciales et la vie dans le quartier.

**M. HARTE.** -

Vous voulez parler de la densité démographique.

**MME GALLEN.** -

Oui. La quantité de logements. C'est un élément qui n'a pas tellement réussi dans la ville olympique à Barcelone. A mon avis elle n'a pas suffisamment de densité de logements. Il y a là-bas 2 000 logements. Cela fait une densité de 50 logements par hectare et ce n'est pas du tout suffisant pour qu'il y ait des commerces et une vie urbaine comme on l'entend à Barcelone.

**M. HARTE.** -

On pourrait continuer à débattre très longtemps, mais je pense que le temps nous est compté. Moi je me félicite de la qualité des débats.

J'ai des questions qui me parviennent. Je vais les poser à M. Ducassou.

M. Ducassou, est-ce que la « verrue » Colbert va disparaître aux quais des Chartrons ?

**M. DUCASSOU.** -

Je ne me prononcerai pas là-dessus. Le Colbert par définition est flottant, par conséquent il est susceptible d'être déplacé dans le temps. Je ne peux pas en dire plus.

**M. HARTE.** -

Une autre question à M. Ducassou.

Les projets culturels dont vous parlez ne sont-ils pas une culture de façade, encore une façade des quais ? Quelle prise en considération des attentes des habitants... ?

**M. DUCASSOU.** -

Ecoutez, chaque expression est libre et respectable par définition, mais je ne pense pas s'agissant par exemple du projet de la base sous-marine, que ce soit un projet de façade. Il y a une réalité d'une vie culturelle. Je n'en veux pour preuve que l'ensemble des spectateurs, ou des participants aux activités qui s'y produisent.

De la même manière au niveau de l'autre exemple que j'ai pris, à Renaudel.

C'est vrai qu'il est de coutume d'avoir des esprits critiques exacerbés. Ceci étant dit j'invite fortement ceux qui expriment ce genre de critiques à venir vivre la réalité des faits.

#### **INTERVENANT N° 13.** -

Quelle est la place des logements à Renaudel ? Quel lien avec le quartier ? Qu'est-ce qu'a mis en place la municipalité ? Y a-t-il des liens entre Saint Michel et Sainte Croix ? Je ne sais pas. Cela se juxtapose, mais je n'ai pas l'impression qu'il y ait une volonté de permettre des liens entre les habitants de ce quartier et ce qui a été implanté à Sainte Croix.

#### **M. DUCASSOU.** -

Il y a aujourd'hui un projet de requalification urbaine fait avec In-Cité. C'est une structure qui fait intervenir des personnes et des professionnels qui ont rénové le vieux Bayonne, et qui est une réalité d'insertion d'une dynamique de quartier.

Et le projet Renaudel, le projet Sainte Croix s'inscrit dans une logique de prolongement entre Sainte Croix et Saint Michel, mais également par la suite vers Saint Pierre.

Donc on ne peut pas dire qu'il y ait eu un plaquage de projets culturels successifs, puisque quand même c'est une réflexion qui s'inscrit dans le cadre d'un projet urbain de façon très importante.

Comme cela a été dit avant, il est essentiel qu'il y ait un projet urbain et une véritable analyse, et que sur cette analyse puissent se développer des opportunités, mais dans une continuité qui assurément a été mise en place au niveau de la Ville de Bordeaux.

#### **INTERVENANT N° 14.** -

Une question très courte. Je pose la même question à M. Ducassou et aux gens de Bilbao et de Barcelone.

Quand des gens qui habitent la périphérie, les villes ouvrières, les banlieues de la CUB où il y a de gros problèmes, par exemple de « came » comme on l'a dit tout à l'heure pour Bilbao, et autres, quand ces gens viendront voir une pièce de Manciet(?), là on aura gagné. Mais les gens de Floirac, Cenon, Bègles, ne viennent pas voir les pièces de Bernard Manciet au Port de la Lune.

C'est une question de culture populaire.

#### **M. HARTE.** -

C'est une question extrêmement intéressante, mais pour la traduire en catalan et en basque et pour traduire qui est Manciet et ce qu'est Lormont c'est un peu compliqué...

#### **M. DUCASSOU.** -

Il y a actuellement une pièce de Manciet au niveau du TNBA.

D'autre part si le tramway a été fait dans le cadre de l'aménagement au niveau de la CUB, c'est justement pour permettre une cohérence entre les quartiers de la rive droite et le centre ville. Donc c'est pour rapprocher les quartiers et avoir une cohérence d'agglomération.

#### **INTERVENANT N° 14.** -

On est d'accord, mais le jour où ce sera gratuit pour eux ce sera mieux.

#### **M. HARTE.** -

J'aimerais juste en une phrase que chacun des intervenants à ce débat puisse définir une politique urbanistique qui se caractérise par une ville fluviale ou de bord de mer. Est-ce qu'il y a des caractéristiques urbaines et culturelles qui peuvent se dessiner sur des villes de ce genre ?

**M. ARESO MENDIGUREN.** -

Moi, je suis architecte de profession et je dis que les fronts d'eau, que ce soit de mer ou de fleuve, doivent profiter de cette chance.

Je pense qu'à Paris si on vit juste en face de la Seine, ou à Londres en face de la Tamise, c'est une chance. C'est mieux que de vivre en face d'un parc.

Bilbao était une ville qui tournait le dos au fleuve puisque c'était là où se trouvaient les zones industrielles. Maintenant on met la ville en face de ce fleuve en créant des promenades, en récupérant les espaces et c'est quelque chose qu'on fait aujourd'hui à travers le monde.

**M. KORTA.** -

Je pense que les modèles ne sont pas pareils. Les circonstances sont différentes pour des villes comme Barcelone et Bilbao.

On essaye par le biais des équipements culturels de faire des éléments d'attraction, ou des éléments pour valoriser ces équipements culturels pour les citoyens.

Ce que l'on prétend c'est générer une valeur, introduire et profiter de cet équipement culturel. Ce qui a bien marché à Bilbao, par exemple le musée, peut ne pas marcher dans une autre ville. Il y a des exemples en Espagne et peut-être ailleurs.

**MME GALLEN.** -

Moi je suis d'accord avec ce que M. Areso Mendiguren a dit.

Toutes les villes qui ont une façade sur la mer ou sur un fleuve ont beaucoup de travail, parce que presque toutes tournent le dos. Pourquoi ? Parce que les fleuves et la mer sont des endroits où étaient l'industrie, les communications, les transports d'énergie. Des choses qui n'étaient pas agréables. Elles ont été bâties de cette façon. Donc maintenant elles ont beaucoup de travail.

Mais en tout cas ça dépend du nouveau rôle économique que cette ville a dans un environnement plus grand, européen, géo-socio-politico-économique. Cela dépend de ça pour qu'elle puisse récupérer ou pas le port ou le fleuve. Parce qu'il y a beaucoup de villes qui ont besoin de port pour des affaires économiques.

**M. BATTEUX.** -

Madame a raison. L'eau, les ports, les bassins, les rivières, c'est un gros avantage, mais ce n'est pas un avantage déterminant. La preuve c'est qu'il y a quand même des villes qui se sont développées dans des endroits où il n'y avait pas d'eau, ou très peu d'eau.

Je pense que l'expérience de Saint-Nazaire n'est pas à l'échelle de ce que font Bilbao et Barcelone. Mais si on a réussi à faire des choses importantes c'est parce qu'on a pensé nos projets non pas simplement sur le plan urbain, on a pensé des projets urbains, économiques, sociaux et environnementaux.

En même temps il faut que le projet soit pensé dans son ensemble de manière à rallier toutes les forces capables de se mobiliser pour le faire aboutir, et éventuellement pour convaincre les bailleurs de fonds, mais aussi quelquefois vaincre des inerties administratives.

Nous sommes tous confrontés, par exemple, à l'inertie des administrations portuaires. Quand il s'agit de récupérer des terrains, les ports gèrent les terrains pratiquement comme des notaires. Quand il faut les convaincre d'abandonner des terrains il vaut mieux rallier derrière soit des intérêts urbains, des intérêts immobiliers, des terrains commerciaux, des intérêts économiques, des intérêts sociaux et culturels, de manière qu'on finisse par emporter le morceau.

**M. DUCASSOU.** -

Je ne peux être que d'accord avec tout ce qui a été dit. Les villes qui ont un fleuve ou une façade maritime ont assurément un atout très fort.

Si je me réfère à ce qui a été dit s'agissant de Bilbao, nous avons des problématiques similaires. Il y avait un port en centre ville qui était en déclin, comme les zones industrielles associées, et il fallait reconquérir le fleuve.

Bordeaux était développé sur la rive gauche. Il fallait faire de la Garonne un axe de centralité. C'est tout le plan développé par Alain Juppé au niveau de l'Agglomération, au niveau de la Communauté Urbaine, les 27 communes, avec un Projet Urbain intégrant la mixité sociale, le problème des transports, l'aménagement du territoire, le développement de la rive droite, avec la nécessité d'avoir une attractivité et des services. Ce sont effectivement des installations culturelles, mais c'est également du logement. On a parlé plusieurs fois de l'université qui joue un rôle également très important.

Par conséquent, si je me réfère à Bordeaux, c'est une grande chance d'avoir la Garonne qui constitue aujourd'hui un vrai axe de centralité au sein de l'Agglomération qui peut permettre à Bordeaux d'œuvrer de façon très étroite en synergie avec les autres communes de la Communauté Urbaine.

**M. HARTE.** -

Je vous remercie beaucoup. C'est un débat qui m'a passionné. Je regrette qu'il ne dure pas une heure de plus.

Merci à Barcelone, Bilbao, Saint-Sébastien, Saint-Nazaire, qui n'est pas la banlieue de Nantes, nous l'avons retenu, et naturellement Bordeaux.